

## II

Madame de Quinsignac recevait tous les jeudis. Elle autorisa Camille, grâce à ses dons musicaux, à venir égayer ses invités. Assise au clavecin, elle enchaînait des morceaux dansants (courante, sarabande, gigue, gavotte, rigaudon entre autres). Elle préférait les suites de Couperin comme la Tendre Nanette, la Commère et plus encore la Voluptueuse. Les hommes bourdonnaient autour d'elle, la félicitant sur la richesse de son jeu, s'extasiant sur sa chevelure rousse qui ruisselait jusqu'à la taille et cherchant surtout à emprisonner son regard. Tout en jouant, elle répondait avec sagacité à leurs remarques lesquelles trahissaient beaucoup de promesses. Marthe riait et lançait quelques allusions que Camille écartait d'un haussement d'épaule.

Cela n'empêchait pas ces messieurs de discourir sur les événements et notamment la révolte des colonies anglaises d'Amérique, ce qui entraînait obligatoirement des débats sur la démocratie que prônaient les philosophes. Les penseurs et les scientifiques permettaient une ouverture sur la réflexion et la critique, en mettant en exergue les différences et les abus d'une société, à leurs yeux, plongée dans l'obscurantisme. Ainsi, un nouveau siècle s'annonçait, dicté par la raison, la connaissance et le respect d'autrui.

De jour en jour, Camille s'épanouissait, sauvage, comme fleur dans les champs.

Le 9 mai 1776, Louis XVI tint un conseil secret en l'absence de Turgot qui fut renvoyé trois jours après, et décida d'entrer en guerre contre l'Angleterre pour effacer le douloureux souvenir de la guerre de Sept ans qui fit perdre nombre de possessions à la France et notamment le Canada.

Puis dans l'hiver, sa tante eut la surprise d'avoir des nouvelles de Charles Antoine de la Rigorde, âgé de 25 ans, qui se proposait

de venir lui rendre visite avant son voyage en Amérique.

Jeune homme fringant, cumulant les aventures, débordant d'énergie, il confia à sa chère amie, son chagrin du moment. Ayant appris qu'il allait être père, il voulait épouser une actrice de l'opéra. Mais les mœurs le lui interdisaient : son rang de marquis ne pouvait souffrir aucune mésalliance ! Alors il alla s'enfermer dans son château où il n'y resta qu'une semaine. Puis il avait repris à Paris, sa vie de dissipation. Il accumula les méfaits et les mésaventures jusqu'à attenter à la vie du cousin du Roi, qui brisa sa carrière d'officier et calma un peu son intempérance.

Quand, dans son château de Lécousse, il eut parcouru et foulé chaque brin de la lande bretonne, l'espace lui manqua. Les vagues qu'il regardait se déchaîner à ses pieds, lui remuaient trop les sangs, engorgeant ainsi, cette énergie qu'il ne pouvait entièrement dépenser.

Il tenta bien de se marier à la fille du Comte de Mardec, mais ce dernier, bien que très original, préservait jalousement le destin de ses deux filles et les avaient déjà promises à d'autres gentilshommes moins belliqueux.

Profondément déçu, Charles Antoine se résigna et décida de partir pour les Amériques. Mais avant d'entreprendre son périlleux voyage, il se devait de rendre visite à madame de Quinsignac, sa chère amie, laquelle disait-on l'avait déniaisé, une nuit au clair de lune, (ce qui était faux).

La neige était tombée et le froid pinçait durement. Camille à sa fenêtre, regardait la végétation blanche et transie tout en jetant des graines aux oiseaux qui s'envolèrent à l'arrivée effrénée du marquis de la Rigorde et de son écuyer Pierre de Cheslière. Ils lui firent un petit salut auquel elle répondit par un sourire de printemps.

Peu après, madame de Quinsignac la réclama au petit salon et lui présenta ses invités. Pierre lui baisa la main et emprisonna à tout jamais le cœur de Camille. Leurs yeux, papillonnaient, s'entrecroisant à l'excès. Pendant ce temps, à la demande de la tante, le marquis relata entre autre, le sacre de Louis XVI à Reims, auquel il avait eu l'honneur d'y assister.

La jeune fille, à chaque regard de l'écuyer, n'écoutait que le sang qui battait sous sa peau. Et la tutrice aussi peu attentive, avait

bien les yeux posés sur son interlocuteur mais donnait libre cours à son imagination : le marquis de la Rigorde et Camille de Quinsignac ! Peut-être prise par le vertige d'une telle union ou plus sûrement la grande déception devant l'impossibilité d'une telle alliance, elle ferma les yeux et vacilla. Le jeune homme s'en émut mais l'hôtesse se reprit et l'invita à continuer. Puis dans les minutes qui suivirent, elle se reprit à rêver.

Le soir venu, chacun se retira et Camille le cœur en tumulte, espéra la venue de Pierre dans sa chambre. Elle se réveilla souvent, se leva autant et attendit derrière le battant mais seule la nuit froide tourmentait l'huis.

Le lendemain après déjeuner, Pierre proposa une promenade. Sa tante et Charles Antoine, refusèrent, préférant discourir, à l'abri, sur les potins de la cour. Madame de Quinsignac était très friande surtout des bruits d'alcôve. L'écuyer renouvela sa demande à l'intention de la jeune fille, avec cette voix virile et profonde, aux inflexions chaudes qui enveloppaient Camille mieux qu'un manteau. Aussi, après avoir muselé tout élan, elle accepta avec une pointe d'ennui et même de sacrifice, pour ne pas trop montrer la folle envie d'être seule avec lui. Ils marchaient comme en rêve. Autour d'eux, tout était silencieusement blanc. Elle dit que certainement la mort devait ressembler à ce spectacle si pur et si doux et ajouta qu'elle aurait pu longtemps aller ainsi et traverser l'univers, tant elle était en accord avec ce qui l'entourait. Soudain Pierre lui prit la main.

Ne pouvant soutenir son regard, elle baissa la tête et toucha son épaule. Alors serrant la jeune fille contre lui, il écarta les boucles de son visage et saisit ses lèvres. Sans un mot, elle s'abandonna à cet être venu de nulle part et qui allait disparaître sans promesse et certainement sans jamais la revoir.

Ils se retrouvèrent la nuit, dans sa chambre, la journée dans la nature, une autre nuit à nouveau... Et le jour suivant, leur séparation amena plaintes et déchirements. Elle dut se rendre à ses raisons : elle ne pouvait le suivre en Amérique. Il allait faire la guerre. Son départ était prévu pour le printemps prochain. Et comme pour emprisonner l'âme du jeune homme, elle lui remit une chaîne et son médaillon qu'elle portait au cou gracile qui émouvait le capitaine.

Tous les jours qui suivirent, dans un état de langueur constant, elle surveilla le chemin par lequel Pierre était arrivé et si le temps le permettait, parcourait le moindre espace que le pied du jeune homme avait foulé, comme pour retrouver sa chaleur. Allait-il lui écrire ? Puis dans ce long silence qu'aucun espoir n'interrompait à présent, Camille s'arrêta de vivre. Entrant en hibernation, seules l'ouïe et la vue restèrent en éveil. Elle ne toucha plus le clavecin. Ses doigts et ses membres comme raidis, ne lui obéissaient plus. Près de la fenêtre, à attendre de longues heures sans bouger, son corps se statufiait. Et quand sa tante recevait, seuls ses yeux bougeaient et sautaient de l'un à l'autre des invités pour repérer Pierre, le seul, capable tel un magicien, de lui redonner vie.

Les jours fuyaient. La neige était toujours là et pour Camille immobile, l'espoir latent, sur la promesse du retour de l'amant. Martha la forçait à s'alimenter. Alors pour lui être agréable, elle buvait du lait chaud avec du miel. La pluie remplaça la neige. Le temps fut plus doux. Puis les nausées la prirent. Elle n'en dit rien à personne. Pierre ne donnait aucun signe de vie. Pierre l'avait oubliée.